

JAMES LEE BURKE

LUMIÈRE DU MONDE



RIVAGES / THRILLER

De retour avec sa famille et son ami Clete Purcel dans le sauvage Montana, Dave Robicheaux se laisse troubler par une succession d'événements déplaisants. C'est d'abord Alafair, sa fille, qui évite de peu un pseudo accident de chasse ; puis Gretchen, la fille de Clete, qui entre en conflit avec un flic local. Enfin, Alafair se persuade qu'elle est suivie, et croit reconnaître un visage familier : Asa Surette, assassin multirécidiviste qu'elle avait interviewé, prétendument décédé dans un accident de fourgon lors d'un transfert. Est-il réellement mort ? Le doute s'installe, alors que des liens se dessinent entre plusieurs crimes sadiques et sexuels qui suggèrent qu'une présence véritablement maléfique hante ces paysages sublimes.

James Lee Burke a remporté, parmi bien d'autres récompenses, l'Edgar, le Crime Novel of the Year, le Prix Mystère de la Critique, le Grand prix de littérature policière, et a été nommé Grandmaster par les Mystery Writers of America en 2009. Trois de ses romans ont été adaptés au cinéma, dont *Dans la brume électrique* par Bertrand Tavernier. Sa série consacrée à Dave Robicheaux, le policier cajun, a fait le tour du monde.

« Dave Robicheaux est un homme d'action, avec un oeil de peintre et une langue de poète. » (*The Wall Street Journal*)

Du même auteur
chez le même éditeur

Série Dave Robicheaux

La Pluie de néon
Prisonniers du ciel
Black Cherry Blues
Une tache sur l'éternité
Une saison pour la peur
Dans la brume électrique avec les morts confédérés
Dixie City
Le Brasier de l'ange
Cadillac Juke-Box
Sunset Limited
Purple Cane Road
Jolie Blon's Bounce
Dernier tramway pour les Champs-Élysées
L'Emblème du croisé
La Descente de Pégase
La Nuit la plus longue
Swan Peak
L'Arc-en-ciel de verre
Creole Belle
Lumière du monde

Série Clan Holland

Déposer glaive et bouclier
Texas Forever
La Rose du Cimarron
Heartwood
Bitterroot
Dieux de la pluie

Autres ouvrages

La Moitié du Paradis
Vers une aube radieuse
Le Bagnard
Le Boogie des rêves perdus
Jésus prend la mer

JAMES LEE BURKE

Lumière du monde

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Christophe Mercier

RIVAGES/THRILLER

Collection dirigée par François Guérif

RIVAGES

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Titre original : *Light of the world*
(Simon & Schuster)

© James Lee Burke, 2013
© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2016
pour la traduction française
ISBN : 978-2-7436-3514-5

*Encore une fois, pour mon épouse, Pearl,
et pour nos enfants, James L. Burke III,
Andree Burke Walsh,
Pamala Burke et Alafair Burke.*

1

Je n'ai jamais été doué pour les énigmes. Je ne parle pas de celles que résolvent les flics, ni de celles qu'on lit dans les romans, ou qu'on voit à la télévision ou sur des écrans de cinéma. Je ne parle pas non plus du mystère de la Création, ni des présences impalpables qui se tiennent peut-être juste de l'autre côté du monde visible. Je parle du mal, sans majuscule, mais quand même du mal, du type de mal que les sociologues et les psychiatres expliquent difficilement.

Les policiers gardent leurs secrets, peu différents en cela des soldats qui reviennent des champs de bataille avec un syndrome que les survivants de la Grande Guerre appellent le syndrome du regard d'après-combat. Je suis persuadé que la fable de la pomme cueillie sur l'arbre défendu est une métaphore destinée à nous garder de scruter trop profondément les tendances les plus sombres de l'âme humaine. Les photographies des prisonniers de Bergen-Belsen ou du camp d'Andersonville, ou les cadavres dans les fossés de Mỹ Lai, nous dérangent singulièrement, car ces manifestations d'une extrême cruauté humaine ont, la plupart du temps, été le fait de chrétiens baptisés. À un moment donné, nous refermons le volume contenant des images de ce type, nous le mettons de côté, et nous parvenons à nous persuader que ces événements étaient une aberration, due au fait d'avoir laissé des soldats trop longtemps sur le terrain, ou permis à une poignée de misanthropes de prendre le contrôle d'une bureaucratie. Il n'est pas dans notre intérêt d'en extrapoler une signification plus large.

Hitler, Néron, Ted Bundy, la Chienne de Buchenwald ?
Leurs actes ne sont pas les nôtres.

Mais si ces individus ne sont pas comme nous, s'ils n'ont pas les mêmes gènes, n'ont pas le même ADN, alors qui sont-ils, et qu'est-ce qui en a fait des monstres ?

N'importe quel flic des homicides vit avec des images dont il ne peut libérer ses rêves ; n'importe quel flic ayant enquêté sur un viol d'enfant a vu un aspect de ses frères humains dont il ne parle jamais à personne, ni à sa femme, ni à ses collègues, ni à son confesseur, ni à son barman. Il existe certains fardeaux qu'on n'impose pas aux gens de bonne volonté.

Quand j'étais policier en civil au NOPD, je traitais ces problèmes dans un bar de Magazine Street, non loin du vieil Irish Channel. Avec son comptoir bordé d'un rail de métal, ses tables de bourrée tapissées de feutre et ses ventilateurs aux pales de bois, il était devenu l'église séculière dans laquelle la Louisiane de ma jeunesse, le monde du Bayou Teche, d'un vert doré, couvert de mousse, ombragé par les chênes, n'était qu'à une gorgée de moi. Je commençais par quatre doigts de Jack dans un verre épais, accompagnés d'une Budweiser mousseuse, et à minuit je me tenais à une extrémité du comptoir, armé, ivre et penché sur mon verre, moralement et psychologiquement détruit.

J'en étais arrivé à ressentir de l'aversion et du dégoût pour la mythologie caractérisant l'époque où je vivais. Je n'avais pas « servi » en Asie du Sud-Est ; j'avais « survécu » et vu des innocents, des hommes meilleurs que moi, mourir par milliers, alors que j'étais épargné par une main extérieure. En tant qu'officier de police, je n'avais pas « servi et protégé », mais été témoin des dysfonctionnements de la justice, de la mainmise du gouvernement sur des corporations, et de l'exploitation de ceux à qui la politique ne donnait pas droit à la parole. Et tout en ruminant sur tout ce qui n'allait pas dans le monde, je continuais à alimenter ma chaudière intérieure à coups de black jack, de Smirnoff et de Hennessy cinq étoiles, accompagnés pour finir de deux

mesures de scotch dans un verre de lait, à l'aube, réfrénant constamment mon désir de braquer sur mes ennemis le .45 automatique que j'avais acheté à Saigon, dans le quartier des bordels, et avec lequel je dormais comme j'aurais dormi avec une femme.

Mon véritable problème n'était pas la militarisation de mon pays, ni aucun de ceux que j'ai mentionnés. Le véritable problème remontait à un mystère qui me taraudait depuis la destruction de mon foyer et de ma famille. Mon père, Big Aldous, faisait le singe sur une plate-forme offshore quand la foreuse perça un *paysand*, un « banc témoin », qu'une étincelle jaillit de la tête de puits, et qu'un champignon de pétrole enflammé s'éleva à travers le derrick, comme un enfer montant du fond d'une cage d'ascenseur. Ma mère, Alafair Mae Guillory, avait été séduite par un certain Mack, maquereau et joueur professionnel, qui l'avait fait chanter et que je détestais plus qu'aucune créature humaine, non parce qu'il l'avait transformée en pute de bar, mais à cause des Asiatiques que j'avais tués au lieu de le tuer, lui.

La rage, la soif de sang et les trous noirs alcooliques devinrent la seule forme de sérénité que je connusse. De Saigon aux Philippines, du Chinatown de Los Angeles aux bouges de La Nouvelle-Orléans, la même question me hantait, qui ne me laissait aucun répit. Certains êtres sont-ils différents depuis l'utérus, dépourvus de conscience dès leur naissance, décidés à détruire tout ce qu'il y a de bon dans le monde ? Ou se pouvait-il que, pour n'importe lequel d'entre nous, un vent noir pût faire tourner la girouette dans la mauvaise direction, remodelant nos existences et nous transformant en êtres que nous ne reconnaissons plus ? Je savais qu'existait une réponse quelque part, si seulement je parvenais à boire suffisamment pour arriver à la disposition d'esprit nécessaire pour la découvrir.

Je suis resté nombre d'années imbibé ; j'ai obtenu un diplôme en auto-immolation et un doctorat en psychose

chimiquement induite. Quand j'ai fini par recouvrer la sobriété, je pensais que le voile allait se lever, et que je trouverais des réponses à toutes les énigmes byzantines qui m'avaient égaré.

Tel ne devait pas être le cas. Au contraire : un homme qui était l'une des créatures les plus perverses que la terre ait jamais portées s'est insinué dans nos vies. Je ne devrais peut-être pas raconter cette histoire. Mais je n'ai pas non plus envie de la garder pour moi.

Ma fille adoptive, Alafair Robicheaux, remontait à petites foulées un chemin forestier qui sinuait entre des pins ponderosa, des Douglas et des cèdres, en direction du sommet d'une crête surplombant une nationale à deux voies et une crique en crue, tout en bas. La route avait été construite à l'emplacement exact de la piste que Meriwether Lewis et William Clarke avaient suivie à travers Lolo Pass jusque dans l'Idaho actuel pour finir à l'océan Pacifique, en l'an 1805. Ils n'avaient pu accomplir cette prouesse seuls. Après que leurs hommes et eux eurent réduit leurs mocassins en lanières en essayant d'effectuer le portage de leurs canoës à travers plusieurs canyons sur une branche de la Columbia River, une femme Shoshone nommée Sacagawea leur avait indiqué un chemin qui montait en pente douce, au pied de Lolo Peak, jusque dans le pays des Nez-Percés et des chevaux mouchetés appelés appaloosas.

Tout en trottinant sur le chemin de terre qu'un bulldozer avait frayé à travers les arbres, un vent frais soufflant dans les branches, les premiers rayons du soleil de l'Ouest brillant sur la neige fraîche tombée sur Lolo Peak la nuit précédente, Alafair s'interrogeait sur le poids qu'une femme courageuse avait eu sur l'Histoire, car non seulement Sacagawea avait montré au groupe de Lewis et Clarke la route de l'Oregon, mais elle leur avait évité de mourir de faim et d'être massacrés par des francs-tireurs nez-percés.

Alafair écoutait une chanson sur son iPod quand elle sentit une piqûre à son oreille gauche. Elle sentit aussi un souffle d'air sur sa joue, et le frôlement d'une plume sur sa peau. Sans s'arrêter, elle se tapota les cheveux, se pressa la main contre l'oreille, puis la regarda. Elle avait sur la paume une large tache de sang. Au-dessus d'elle, elle vit deux corbeaux glisser dans les branches d'un ponderosa et se mettre à croasser dans le ciel.

Elle continua à remonter le chemin forestier, la respiration sèche, jusqu'en haut de la crête. Puis elle fit demi-tour et entama la descente, les genoux secoués par la pente, tandis que le soleil passait derrière Lolo Peak, le reflet de la lumière disparaissant de la surface de la crique. Elle se toucha à nouveau l'oreille, mais la coupure qu'elle pensait due à un corbeau ne saignait plus, et ne semblait rien de plus qu'une égratignure. C'est alors qu'elle vit le fût d'aluminium d'une flèche garnie d'une plume enfoncé de dix centimètres dans une souche de cèdre, roussie et durcie par le feu.

Elle ralentit, s'arrêta, le cœur battant, et regarda par-dessus son épaule. Le chemin forestier était dans l'ombre, la lisière des arbres si épaisse qu'elle ne sentait plus le vent et ne voyait plus le soleil. L'air sentait la neige, l'arrivée de l'hiver plus que celle de l'été. Elle retira ses écouteurs et tendit l'oreille. Elle perçut le craquement de branches, des cailloux dévalant une pente. Une grosse biche, un cerf à queue noire, à moins de vingt mètres, sauta par-dessus un tas de terre et atterrit carrément au milieu du chemin, sa grise fourrure d'hiver laissée intacte par le printemps.

« Quelqu'un tire à l'arc, par ici ? » cria Alafair.

Pas de réponse.

« On ne tire pas à l'arc dans le Montana au printemps, en tout cas pas sur les biches », hurla-t-elle.

Toujours pas de réponse, sinon la caresse du vent dans les arbres, un bruit comme celui d'une crue soudaine sur un lit de rivière à sec. Elle passa les doigts le long de la

flèche, et effleura la plume à sa base. Le fût d'aluminium ne portait aucune trace de terre, de fiente d'oiseau, ni même de poussière. Quand elle passa le pouce sur leur bord, les plumes étaient propres et raides au toucher.

« Si vous avez commis une erreur et que vous êtes embêté, montrez-vous et excusez-vous, cria-t-elle. Qui a tiré cette flèche ? »

D'un bond, la biche s'éloigna, presque comme un kangourou. L'ombre était devenue si dense sous les arbres qu'on ne la distinguait pas, sauf la tache de poils blancs sous sa queue. Inconsciemment, Alafair tira sur son lobe blessé et observa les arbres et la lueur orange à l'ouest qui indiquait que le soleil apparaîtrait dans dix minutes. Elle agrippa des deux mains le fût de la flèche et l'arracha du tronc. La pointe était en acier, brillante et lisse, comme légèrement polie à l'huile, ses bords ondulés aussi affûtés qu'un rasoir.

Elle redescendit péniblement la crête, presque jusqu'en bas, puis s'avança sur une pointe rocheuse en forme de V qui faisait saillie dans le vide, dépourvue d'arbres et de broussailles. En contrebas, elle vit un homme large d'épaules, à la taille étroite, en Wrangler et chapeau de paille blanc, un bandana autour du cou. Il portait une chemise bleu marine à manches longues boutonnée aux poignets, avec des étoiles blanches brodées sur les épaules et des jarretières violettes en haut des bras, comme une danseuse exotique aurait pu en porter sur les cuisses. Il fermait au loquet la porte d'un caisson inséré à l'arrière de son pick-up. « Hé, mon pote ! dit Alafair. Je voudrais vous dire un mot. »

Il se retourna lentement, levant la tête, un rayon de soleil solitaire s'étalant sous le rebord de son chapeau. L'éclat en était sans doute intense, mais l'homme ne cilla pas. C'était un Blanc au profil d'Indien, avec des yeux qui semblaient de verre et n'avaient d'autre couleur que la brillance reflétée du soleil. Son teint évoquait la couenne d'un jambon fumé. « Hello, bonjour-bonjour, dit-il avec un sourire idiot qui

paraissait peint sur sa bouche. D'où vient une mignonne petite génisse comme vous ?

– Cette flèche vous appartient ?

– Si vous en voulez pas, je vais la prendre.

– Est-ce que vous m'avez tiré dessus avec cette foutue flèche, ou pas ?

– Avec le vent j'entends pas bien. Quel mot vous avez employé ? » Il se mit une main en coupe sur l'oreille. « Vous voulez descendre ici, qu'on parle un peu ?

– Quelqu'un a failli me tuer avec cette flèche. »

Il sortit de la poche de sa chemise un mince mégot de cigare qu'il alluma avec une allumette en carton, protégeant la flamme de ses mains, avant de secouer l'allumette de façon spectaculaire pour l'éteindre. « Il y a un routier près du casino. Je vous paie un Coca-Cola. Et ils ont des douches, si vous voulez en prendre une.

– C'était un arc, que vous rangiez dans votre caisson ? Vous devez me répondre.

– Je m'appelle M. Wyatt Dixon, de Fort Davis, Texas. Je suis toréador¹, je fais le commerce de gros bétail, et je suis chrétien *born again*². Qu'est-ce que vous dites de ça ? Descendez, petite. Je vais pas vous mordre.

– Je pense que vous devriez partir d'ici.

– C'est le pays des braves et la terre des hommes libres, et Dieu vous bénisse pour la façon dont vous appliquez le premier amendement. Mais je faisais juste semblant de pas avoir entendu ce que vous m'avez dit. La grossièreté ne convient pas à votre sexe. Vous savez qui a dit ça ? Thomas Jefferson, eh oui ! »

1. Le *bullfighter* (« toréador »), connu aussi sous le nom de *rodeo clown*, est chargé de protéger les cavaliers mis à bas de leur monture, et de fournir des intermèdes comiques.

2. Littéralement, « chrétien régénéré » : individu qui a connu une régénération spirituelle après s'être réconcilié avec Dieu.

Ses dents semblaient avoir été taillées dans un os de baleine. Tout son corps paraissait tendu par un degré d'énergie et un pouvoir sexuel qu'il avait du mal à contrôler. Même s'il avait une posture détendue, ses jointures paraissaient aussi dures que des roulements à bille. « Alors, vous avez décidé, pour ma proposition, ou un chat vous a volé votre langue ? » insista-t-il.

Elle voulait lui répondre, mais les mots restaient coincés dans sa gorge. Il retira son chapeau et passa un peigne de poche dans ses cheveux roux fins comme de la soie, le menton levé. « Je suis spécialiste en accents. Vous venez du Sud. On se reverra, ma douce. À votre place, je resterais pas dans ces bois. On sait jamais ce qui rôde, là-dedans. »

Il laissa passer un semi-remorque chargé d'un énorme engin d'extraction pétrolière, puis monta dans son pick-up et s'éloigna. Elle sentit un filet de sueur couler de son bandeau sur sa joue. Une odeur âcre montait de ses aisselles.

Au début du printemps, Alafair et ma femme, Molly, ainsi que mon vieux partenaire du NOPD, Clete Purcel, m'avaient accompagné dans l'ouest du Montana avec le projet de passer l'été dans le ranch d'un ami romancier et professeur d'anglais à la retraite, Albert Hollister. Albert avait construit une maison de deux étages en rondins et pierres de taille sur un tertre dominant au nord et au sud des prairies clôturées. C'était une belle maison, rustique mais magnifiquement conçue, une citadelle bucolique d'où Albert pouvait continuer à mener sa croisade contre les intrusions de l'âge industriel. À la mort de sa bien-aimée femme asiatique, je suppose que la maison qu'elle l'avait aidé à imaginer résonnait d'un vide qui devait le rendre fou.

Albert installa Clete dans un chalet pour les invités à l'extrémité de la propriété, et le reste d'entre nous au deuxième étage de la maison. Depuis le balcon, nous avions une vue magnifique sur de basses collines boisées qui semblaient

s'étendre sur des kilomètres et des kilomètres avant d'arriver aux Bitterroot Mountains, blanches et brillantes, aussi lumineuses que des glaciers sur les sommets, et striées de brume à l'aube. En face de notre balcon, on voyait une montagne mouchetée de pins, de mélèzes, de sapins et d'affleurements de roche grise, sillonnée, au moment du redoux, début avril, d'arroyos gonflés de neige fondue, d'eau terreuse et d'aiguilles de pin.

Sur une pente ombragée derrière la maison, Albert avait improvisé un stand de tir où on dégommaît de grosses boîtes de café ventruës posées sur des piquets au pied de la piste utilisée par le Chef Joseph et les Nez-Percés quand ils avaient tenté de doubler l'armée des États-Unis. Avant que nous ne commençons à tirer, Albert criait « Feu à volonté ! » pour avertir les animaux paissant ou dormant au milieu des arbres. Non seulement il mettait des piquets autour de sa propriété, mais il rendait furieux les chasseurs dans tout le pays en tirant, avec des chaînes, des troncs en travers des chemins publics, de façon à bloquer l'accès des véhicules aux terres de l'U.S. Forest Service durant la saison de la chasse au gros gibier. Je ne sais si je dirais de lui qu'il était un agitateur, mais j'étais convaincu que son ancêtre dans l'histoire était Samuel Adams, et que dix hommes comme lui auraient pu mettre une ville à feu et à sang en moins de vingt-quatre heures.

Quand Alafair est rentrée à la maison, le soleil s'était levé. Elle me raconta sa rencontre avec Wyatt Dixon.

« Tu as relevé son immatriculation ? demandai-je.

– Sa plaque était couverte de boue. Il a dit qu'il allait au casino.

– Tu n'as pas vu l'arc ?

– Je te l'ai déjà dit, Dave.

– Je suis désolé, je voulais juste que ce soit clair. On va y faire un tour. »

On a pris mon pick-up pour suivre le chemin de terre menant à la deux-voies, on a tourné vers l'est, et suivi le

ruisseau jusqu'à Lolo, une petite ville commerçante à l'orée des Bitterroot Mountains. Le ciel était violet et tacheté de neige, les enseignes au néon brillant devant le routier et le casino voisin. « Le pick-up orange. C'est le sien », dit-elle.

Je m'apprêtais à faire signe à une voiture de police du comté de Missoula, à l'intersection, avant de me raviser. Jusque-là, nous n'avions rien contre Dixon. J'ai frotté le film de crasse sur la vitre arrière du caisson de son pick-up et regardé à l'intérieur. J'ai distingué un sac de sport bosselé, une selle western, un fusil à levier à canon long avec hausse à crémaille, un pneu de camion plein de boue et un cric. Je n'ai pas vu d'arc. J'ai regardé côté passager avec le même résultat.

L'intérieur du casino était sombre et climatisé, et sentait le nettoyeur pour moquette et le désinfectant de toilettes. Un homme en chapeau de paille blanc de cow-boy était assis au bar, et buvait une cannette de soda en mangeant un sandwich. Une serviette en papier était enfoncée comme un bavoir dans le col de sa chemise. Tandis que nous approchions de lui, il nous observait dans le miroir au-dessus du bar.

« Je m'appelle Dave Robicheaux, dis-je. Et voici ma fille Alafair. J'aimerais qu'on discute un peu. »

Il mordit dans son sandwich et mâcha, se gonflant une joue, se penchant pour qu'aucune miette ne tombe sur le comptoir, ou sur sa chemise ou son jean. Il tourna la tête. « Vous avez l'air d'un flic, monsieur, dit-il.

– Vous êtes déjà tombé, M. Dixon ?

– Tombé dans quoi ?

– Dans un endroit où tous les petits malins finissent par tomber. D'après ce que je sais, vous êtes un homme de rodéo.

– Ce que certains appellent un clown de rodéo. Ce que nous on appelle des toréadors. À un moment donné, je tuais des mustangs pour une entreprise de nourriture pour chiens, sur la frontière. J'ai arrêté.

– Étiez-vous en train de chasser à une dizaine de kilomètres, plus haut, sur la Nationale 12 ?

- Non, monsieur. Je changeais un pneu de mon pick-up.
 - Vous avez une idée de qui aurait pu tirer une flèche sur ma fille ?
 - Non, mais je commence à en avoir marre de cette histoire.
 - Vous avez vu quelqu'un d'autre sur la crête, en dehors de ma fille ?
 - Non, je n'ai vu personne. » Il posa son sandwich, retira son bavoir en papier et s'essuya la bouche et les doigts. Il se tourna sur son tabouret. Toute couleur semblait avoir quitté ses yeux, en dehors de ses pupilles, qui ressemblaient à l'extrémité incandescente d'allumettes de bois. « Regardez ça, dit-il.
 - Regarder quoi ?
 - Ça. » Il saupoudra du sel sur le bar et posa la salière en équilibre sur son arête au milieu des grains, de façon qu'elle se tienne inclinée comme la tour de Pise. « Je parie que vous savez pas faire ça, ni l'un ni l'autre.
 - Appelle le 911, dis-je à Alafair.
 - Je peux vous poser une question ? demanda-t-il.
 - Allez-y.
 - Quelqu'un vous a-t-il déjà tiré en plein visage ?
 - Ouais, quelqu'un m'a tiré en plein visage. J'ai eu de la chance. C'était un sale type, un dégénéré et un sadique, un tueur au sang froid.
 - Je parie que vous l'avez expédié direct sur la table à injection, n'est-ce pas ? dit-il, les yeux exorbités, la bouche pendante en une exultation feinte.
 - Non, il n'est pas arrivé jusqu'à la prison. »
- Sa bouche s'ouvrit encore plus grande, comme s'il était incapable de contrôler le choc qu'il éprouvait. « Je suis complètement soufflé. J'ai parcouru cette grande nation d'une côte à l'autre, et j'ai été dans la même arène que les plus grands héros de notre temps. Je suis impressionné et flatté de me trouver en présence d'un homme de loi tel que vous. Même

si je ne suis qu'un simple cow-boy de rodéo, je m'incline devant vous, monsieur. »

Il se leva, la poitrine gonflée, le corps rigide, comme au garde-à-vous, sa main droite raidie au coin de l'œil. « Dieu vous garde, monsieur. Les gens comme vous me rendent fier de la bannière aux trois couleurs, même si je ne suis pas digne de rester dans votre ombre, dans cette misérable salle de bar au fin fond de l'Amérique, où vont les cœurs brisés et où coulent les eaux pourpres. Vous n'avez rien à envier à des gens comme Colin Kelly et Audie Murphy¹, monsieur. »

Les gens nous regardaient, mais il semblait ne pas y prêter attention.

« Vous avez appelé ma fille “ma petite” et “ma douce”, dis-je. Vous l'avez aussi menacée à mots couverts, si vous la revoyiez sur la piste. Ne vous approchez plus de nous, monsieur Dixon. »

Il scruta mon visage. Il avait les commissures tombantes, la peau tendue comme une soie de porc, la fossette de son menton bien rasée et luisante, peut-être d'après-rasage. Par la vitre, il regarda le véhicule du shérif pénétrer sur le parking. L'absence de personnalité de son profil me rappelait celui d'un requin qui frôle la vitre d'un aquarium.

« Vous m'avez entendu ? dis-je.

– L'agent du 911 trouvera rien dans mon pick-up, parce qu'il y a rien à trouver, dit-il. Vous m'avez demandé si j'avais été dedans. J'ai eu la tête éclairée d'une telle quantité d'électricité que j'étais content d'avoir un bâillon de caoutchouc dans la bouche. Ne le prenez pas de haut avec moi, monsieur Robicheaux. Votre fille m'a demandé si cette “foutue flèche” était à moi. Elle m'a parlé comme si j'étais un petit Blanc de merde. »

1. Deux héros américains de la Seconde Guerre mondiale. Le premier est mort aux commandes de son B-17, le second est devenu acteur.

Il se rassit et se remit à manger son sandwich, l'enfournant en grosses bouchées sans le mâcher et sans boire son soda, son expression se reconfigurant comme celle d'un homme incapable de savoir qui il est.

J'aurais dû m'éloigner. Peut-être tout n'était-il pas sa faute. Peut-être Alafair lui avait-elle parlé de haut. Néanmoins, il avait tenté de l'effrayer, et il y a des choses qu'un père ne peut laisser passer. Je lui ai touché l'épaule, là où des étoiles blanches étaient cousues à la toile. « Vous n'êtes pas une victime, partenaire, dis-je. Je vais éplucher votre dossier. J'espère que vous nous avez dit la vérité, monsieur Dixon. »

Il ne s'est pas retourné, mais j'ai vu son dos se raidir et le sang lui monter à la nuque, comme le fluide rouge dans un thermomètre.